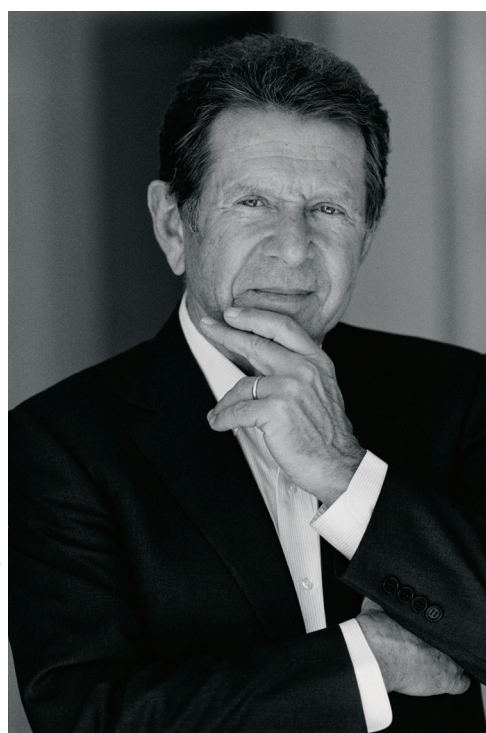


Hubert Looser, curateur de sa propre collection

La donation de l'homme d'affaires au Kunsthaus de Zurich constitue un ensemble unique dédié à l'art contemporain américain, jusqu'alors peu présent dans les musées européens.

UNE COLLECTION est l'expression d'un tempérament. Celle d'Hubert Looser obéit à la rigueur qui aura guidé le choix de ses acquisitions. Pas de coups de foudre, du moins en apparence, mais des choix raisonnés à la lumière de savantes lectures. Ces dernières auront défini des critères d'excellence auxquels le collectionneur n'aura pas dérogé. Pas non plus d'instinct compulsif chez l'homme d'affaires qui refuse de communiquer l'ampleur de sa collection. « Si un collectionneur a su réunir 50 % de chefs-d'œuvre, c'est un champion », allègue-t-il. Le mot est lâché. Le « chef-d'œuvre » résume ce qu'Hubert Looser n'a cessé de poursuivre pendant plus de quarante ans. Son œil s'est formé au contact des musées qu'il a parcourus à travers le monde, mais aussi à la défaveur d'errances esthétiques. Telle l'acquisition de la gigantesque installation que ni l'artiste, ni le galeriste n'ont voulu reprendre et que le collectionneur a détruite, faute de vouloir l'entreposer.

Né en 1938 et aujourd'hui établi à Zurich, Hubert Looser a multiplié les allers-retours entre l'Europe et les États-Unis, où il a poursuivi ses études. Sa collection, qui célèbre l'art américain et européen des lendemains de la guerre, révèle cette cartographie personnelle du vécu et de la mémoire. Il a géré avec la même intransigeance sa collection et les deux entreprises familiales de chauffage et de bureautique qu'il a introduites en bourse. Pourtant, Hubert Looser a toujours vécu l'art et les affaires comme deux mondes parallèles. Dans sa maison de Zurich, il a voulu recréer ce monde de « l'informel » ; c'est ainsi qu'il qualifie l'art, par contraste avec le monde des affaires où tout s'évalue en chiffres. Hubert Looser appartient à la lignée des grands collectionneurs qui considèrent que l'issue de leur collection est la fondation et le musée. Le Kunsthaus de Zurich, heureux bénéficiaire de ses largesses, présente déjà quelques œuvres de sa donation. Elles prendront place dans l'extension du musée conçue par l'architecte David Chipperfield, prévue pour 2017.



© Photo Christian Scholtz, Zurich

Hubert Looser.

La Gazette Drouot : Quelle a été la place de l'art dans votre vie ?

Hubert Looser : L'art a été, dès l'âge de 25 ans, le contrepied de ma vie professionnelle régie par une organisation de tous les instants. Aux antipodes de ce cadre structuré, il signifiait à mes yeux l'informel, la poésie et la musicalité que suggèrent par exemple les peintures de Cy Twombly. Avec la constitution de ma collection, l'art m'a permis de me composer une seconde existence dans laquelle j'ai puisé un équilibre et une intuition qui m'ont accompagné ma vie durant.

Pourquoi vous être tourné vers l'art contemporain ?

Je voulais explorer l'art de mes exacts contemporains. J'ai privilégié la période qui s'étend de l'arrivée des surréalistes aux États-Unis à leur influence sur la génération d'Ellsworth Kelly et de Willem de Kooning. Jusque dans les années 1990, ces artistes étaient encore abordables. J'ai ainsi pu acquérir neuf œuvres de Willem de Kooning, soit l'ensemble le plus important consacré à l'artiste en Europe.

Quelle ligne avez-vous donnée à votre collection ?

Je m'en suis tenu pendant près de quarante ans à quelques artistes parce que je m'étais imposé non pas la quantité, mais la qualité. Je me suis attaché surtout à l'expressionnisme abstrait, au minimalisme et à l'arte povera. J'aurais pu acheter Sigmar Polke ou Gerhard Richter, mais j'ai préféré me concentrer sur de Kooning, peu connu et apprécié en Europe à l'époque. Ce choix avait aussi plus de sens et de cohérence par rapport à ma collection où figurent notamment les Américains Donald Judd, Arshile Gorky, Agnes Martin, Robert Ryman, Ellsworth Kelly ou Richard Serra, peu représentés dans les musées européens. J'ai aussi accordé une place aux artistes européens comme Lucio Fontana, Yves Klein, Giuseppe Penone ou Sean Scully, dont l'art se situait dans la même veine.

Vous avez par ailleurs donné une identité particulière à votre collection par l'accrochage très personnel que vous avez conçu.

J'ai souhaité que ma maison soit au même niveau que ma collection. J'ai donc repensé une dizaine de salles. Le vrai collectionneur apprend à chaque acquisition et évolue jusqu'à devenir le curateur de sa propre collection. Pouvoir faire dialoguer *Annette assise* de Giacometti et *Sylvette* de Picasso, deux œuvres de deux personnalités aux vies si différentes, exprimant tour à tour la tristesse et la joie d'être une femme libre. Je peux aussi réévaluer des artistes en présentant, par exemple, les peintres suisses Serge Brignoni ou Marcel Schaffner face à Gorky ou de Kooning. Ces confrontations prouvent la force d'œuvres qui valent pourtant vingt fois moins sur le marché.